

Tes lèvres étaient la dernière noyade

Laurent Cauchon

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cauchon, L. (2019). Tes lèvres étaient la dernière noyade. *Les écrits*, (156), 81–87.

TES LÈVRES ÉTAIENT LA DERNIÈRE NOYADE

Nous voyons par des lumières douloureuses
le ruisseau qui a une lenteur d'évangile
et la candeur se comporte
comme de la cire chaude
cela suffit à désamorcer
nos faiblesses.
La pluie tombe
comme pour fonder un instant.
Il y a ta peau
que je me repasse en boucle
le murmure se cicatrise.
Dehors, l'attente brisée par les rives
et les glaces fondent
comme pour devenir sauveurs.
Nous nous tenions au début des chandelles
Notre nom avait perdu sa forêt
dans un ciel qui sera encore
hanté de bleu.

L'attente est à la dérive
dans l'étrange pauvreté des annonces.
Jambes exténuées
de traîner la neige du monde
et il est si difficile de lire
les intentions de la distance.
Un adieu réfracté
sur ton cœur de pluie
puis tous les amoureux
trahissent le silence.
Je murmure ce moment-là
comme si je voulais le rendre plus innocent.
Je doute d'aller seul dans ta voix
et je sais depuis longtemps
qu'il faut ouvrir tous les fauves.

L'écho est sevré
et là-bas
un nuage a peut-être migré
vers la musique
tu contemples la lune construite
par tant d'infidélités.
La lumière est en train d'adopter
Je nettoie la suie sur la patience
pendant que les voyages voient tout à la fois.
J'avance avec des pas
appartenant à l'aube.
Le temps cherche son orphelin
trouvera plutôt
le silence naturel de la peau.
Nous poserons sur le monde
nos incendies devenus légers.

Dans ta bouche
il y a des restes de plage.
La disparition est fascinée
et l'hiver est une accusation.
Tu es assis au bord du verbe
pendant que le vent s'acharne comme une preuve.
Posées sur tes cuisses,
tes mains sont plus patientes
que le tonnerre au loin.
J'écoute une musique sans époux.
Je laisse mon départ béant
et il est difficile pour la pluie
de rendre la liberté.
Tes lèvres étaient la dernière noyade.

Tu marches sur le hasard du crépuscule
tantôt traînée par des vertiges
qu'on peut avaler.

Tu es cachée dans ton encouragement
sous une lune à laquelle manque
une convalescence.

Au bord de la sévérité des rivières
je lèche mes plaies
afin d'en faire de grandes épées
pendant que toi tu es devenue
un pli de l'enfance.

Près de moi
les miroirs de toutes les faiblesses.
La pêche que je pratique a des branches
et autour de moi
les apprivoisements s'éteignent un à un.
Ta voix hisse des traces
La vie refaisait son aurore.

L'oiseau devient
un pli d'éveil
pendant que je touche
l'honneur sur le fruit.
Au sein du temps, les dates ont froid
on entendit l'exil se rompre
et laissons seul
le sceptre de tes pas.
Devant nous, la crue de la frayeur.
On réalise
qu'il n'y a que l'adieu
que l'on peut damner.

Le vol des oiseaux ressemble
à un étrange sauvetage.
C'est si difficile
d'être le centre d'un jardin.
Tu as cette façon
d'enlever le présage
à la solitude.
Le silence est une mémoire épargnée
et il est impossible de prouver
l'innocence de la victoire.
La pluie tombe pour être suspecte.
J'habite la face cachée de la splendeur.
Mon nom a été imprudent.
